

et élèves. Et ce n'était pas seulement un devoir officiel de convenance que nous remplissions. C'était pour nous une triste mais précieuse occasion de lui manifester les sentiments personnels de respectueuse et vive affection que, tous, nous éprouvons pour lui du fond du cœur. Plusieurs de nos collaborateurs, en ces derniers temps, ont vu leurs familles affligées par des deuils semblables ; qu'ils veuillent bien, eux aussi, accepter l'assurance de nos fraternelles sympathies.

Sur la liste de nos défunts à nous apparaissent : en tête, M. Pfister, à la fois professeur titulaire dans la Faculté des Arts et dans l'Ecole Polytechnique ; au milieu, le Dr Demers, professeur titulaire de pathologie interne à la Faculté de Médecine ; et en dernier lieu, l'abbé Sérieys, professeur titulaire de morale et de droit canonique à la Faculté de Théologie.

Du premier et du dernier, on peut dire qu'ils sont tombés sur la brèche, en pleine activité de service. Le deuxième souffrait depuis assez longtemps d'une maladie grave à marche progressive, qui l'avait obligé enfin à prendre un repos forcé, auquel son amour du travail ne se soumettait, il faut le dire, que fort difficilement.

Le Dr Demers et l'abbé Sérieys furent des passionnés de la science, de la science française surtout, dont ils se réclamaient volontiers. Ils furent en même temps des disciples soumis de la religion catholique et romaine. M. Pfister leur ressemblait par son amour des sciences ; amour devenu excessif chez lui, partant trop exclusif, et déprimant.

De ces trois figures qui n'avaient rien de banal et se fixaient vite dans la mémoire en traits accentués, celle du professeur de chimie, pour n'être peut-être pas la plus naturellement alerte et fine, ni la plus cultivée et captivante, était assurément la plus originale. Dans les ultimes années de sa vie, l'originalité de l'excellent M. Pfister tournait même à l'étrange, au bizarre.